Dans quelle mesure y a-t-il recul et altération des dialectes de la France méridionale?

Autor(en): **Boutière, J.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **12 (1936)**

Heft 47-48

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399143

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

DANS QUELLE MESURE Y A-T-IL RECUL ET ALTÉRATION DES DIALECTES DE LA FRANCE MÉRIDIONALE[1] ?

Gaston Paris ayant proclamé en 1888, dans ses *Parlers de France*, la nécessité d'établir d'une part une monographie linguistique de chaque commune, et d'autre part une monographie de chaque forme et de chaque mot, Gilliéron observe en 1902, dans la *Notice servant à l'intelligence des cartes* de son *Atlas*, que ce projet doit être tenu pour chimérique, parce que la réalisation exigerait un travail énorme et surtout un temps immense ; or, ajoute-t-il : « Chaque année qui s'écoule fait plus stérile et plus ardu le terrain à explorer, ternit... de plus en plus... le tableau dont il importe de noter le coloris, en ses valeurs justes, sa richesse et son harmonie ».

Depuis lors, on a souvent parlé du recul et de l'altération des patois français, et certains ont cru pouvoir prédire le temps où tel ou tel parler disparaîtrait complètement. Il m'a paru intéressant aujourd'hui, près de 35 ans après que Gilliéron poussait son cri d'alarme, après que la presse, la T.S.F. et le cinéma ont donné au français une si grande expansion, après que la guerre de 1914-1918 a mis en contact, pendant quatre ans, les hommes du Nord et ceux du Midi, d'étudier avec précision dans quelle mesure il y a eu, depuis 1900, un recul et une altération des patois méridionaux.

Il ne pouvait être question pour moi, bien entendu, d'envisager ce problème pour tous les parlers du Midi ; le travail eût été énorme. Je me suis borné à examiner, dans des régions très différentes, deux parlers qui me sont familiers depuis mon enfance : d'une part, dans la région du Sud-Est, largement ouverte aux influences extérieures, le patois d'Eyguières, chef-lieu de canton du département des Bouches-du-Rhône, noté par Gilliéron sous le n° 873 ; et d'autre

1. Communication faite au 4e Congrès international de linguistique romane (Bordeaux, 28 mai 1934).

part, dans la région conservatrice des Pyrénées, le patois du Mas-d'Azil, chef-lieu de canton du département de l'Ariège, porté dans l'*Atlas linguistique* sous le n° 782. Pour les deux points étudiés, j'ai refait entièrement l'enquête d'Edmont ; mais, au lieu d'interroger un sujet unique, j'ai recueilli mes informations auprès de plusieurs personnes, de condition et d'âge divers, et aussi auprès des enfants.

Je voudrais résumer brièvement ici les résultats de cette enquête.

I. — D'abord la question du recul.

Aussi bien dans le canton d'Eyguières que dans celui du Mas-d'Azil, le recul des parlers locaux est insignifiant, pour ne pas dire nul. C'est le patois qui reste la seule langue usuelle.

Ce qui fait illusion, en Provence, lorsqu'on ne fait que traverser le pays, c'est qu'aujourd'hui les paysans — généralement plus instruits que par le passé — manient le français avec plus d'aisance. En réalité, les campagnards n'ont recours au français que lorsqu'ils y sont obligés : il ne leur viendrait pas à l'esprit de parler avec un de leurs pareils autrement qu'en patois. Et dès qu'ils ont franchi, à quatre heures, la porte de l'école, où il leur est interdit — en principe — de parler patois, les enfants continuent en provençal la conversation commencée en français.

C'est bien pire dans l'Ariège : non seulement les paysans du Mas-d'Azil ne s'entretiennent qu'en patois, mais la plupart ont encore du mal à utiliser le français ; et pour certains d'entre eux — parmi lesquels figurent des gens dans la force de l'âge et même des enfants — le français est une langue étrangère, qu'ils comprennent plus ou moins, mais ne parlent pas ou presque pas.

II. — Si les patois d'Eyguières et du Mas-d'Azil n'ont pas reculé sensiblement au cours de ces dernières décades, n'ont-ils pas été au moins altérés dans une certaine mesure ?

Ici, il faut considérer à part la Provence et l'Ariège, car les deux parlers n'ont pas eu tout à fait le même sort.

a) Depuis 35 ans, le patois d'Eyguières n'a subi que quelques altérations, de médiocre importance.

La phonétique et la morphologie sont restées à peu près intactes ; la syntaxe n'a été que rarement corrompue. Il n'y a guère que le vocabulaire qui ait subi, dans une certaine mesure, l'influence du français : un certain nombre de termes provençaux ont été éliminés, à la longue, par des mots français avec lesquels ils ont été longtemps en concurrence ; et j'ai vu, pour ma part, à quinze ou vingt ans

d'intervalle, mourir un certain nombre de mots : *paire, maire, bailo* « sage-femme », *irüdgé* « sangsue », *mask* « sorcier », *oùtin* « treille », *servisialo* « servante », etc.

Mais ces substitutions n'intéressent guère que quelques douzaines de vocables, ce qui est sans grande importance pour une enquête portant sur près de 2.000 termes.

b) Si les altérations du parler d'Eyguières sont très peu considérables, celles du parler du Mas-d'Azil paraissent nulles. Ici, la phonétique, la morphologie, la syntaxe et le vocabulaire ont gardé une surprenante stabilité.

A entendre parler les paysans, on a au premier abord, comme en Provence, l'impression que le vocabulaire est sensiblement corrompu. Mais ce n'est qu'illusion : les mots français qui émaillent parfois la phrase sont tous des néologismes, des termes de civilisation récente, dont l'équivalent provençal n'existe pas. En réalité, si l'on met à part quelques exceptions sur lesquelles je vais revenir, on constate que tous les termes relevés par Edmont sont encore usuels aujourd'hui, même dans la bouche des enfants.

Le fait est d'autant plus notable que le patois du Mas-d'Azil présente un certain nombre de termes peu répandus, qui n'apparaissent que sur quelques points des Pyrénées, et parfois même semblent lui être propres. Je veux parler de mots comme : *alenda* « respirer » ; *bufo* « taupe » ; *fufalyu* « moucheron » ; *klot* « paume de la main » ; *kareroi* « sentier » ; *mandro* « renard » ; *mirgo* « souris » ; *pe* « seuil de la porte » ; *pinseros* « violettes » ; *rumingero* « ronce », etc., qui sont encore bien vivants aujourd'hui.

Mais il y a plus : le vocabulaire actuel du Mas-d'Azil est, pour un certain nombre de termes (une cinquantaine environ), plus archaïque que celui qui est donné par l'*Atlas linguistique*. Et voici pourquoi.

Au Mas-d'Azil, Edmont a interrogé un sujet d'une vingtaine d'années, « fils du concierge de la mairie ». Ce jeune homme — qu'il m'a été impossible d'identifier — devait avoir reçu une instruction assez étendue, ou du moins posséder assez bien le français. Toujours est-il que, dans ses réponses, il a altéré à plusieurs reprises, plus ou moins inconsciemment, son parler usuel ; et il a donné à l'enquêteur de Gilliéron un nombre considérable de termes français patoisés, alors que les mots primitifs sont encore très vivants aujourd'hui et utilisés à l'exclusion de tous autres. Voici quelques spécimens de ces mots patoisés, avec leur équivalent actuel : *abare* (*gar-*

gant « avare »), *ark en syel* (*arca*), *ben* (*ban* « bain »), *budja* (*bulega*), *bu* (*cat* « bout, extrémité »), *cor al pe* (*agasi*), *kratša* (*eskupi*), *esklayr e* (*dalfi*), *esturdi* (*staburni*), *furest* (*bosk*), *gram may* (*menino*), *gram pay* (*pepi*), *abiloment* (*fardo* « vêtement »), *biladje* (*bezinat* « hameau »), *mandyant* (*pâure*), *mület* (*mül*), *pila* (*esclafa* « piler »), *pulio* (*karelo* « poulie »), *puse* (*dippou* « pouce »), *sanglie* (*singla*), *sautarelo* (*sautaret*, *sigalo* « sauterelle »), *serpent* (*serp*), *surso* (*funt*), *sursye* (*bruyč* « sorcier »), *suflet* (*mastegat*, *kufat* « gifle »), *tirwer* (*tineto*, *tireto* « tiroir »), *tumba* (*kaze*), etc.

Cette enquête m'a permis, en somme, de constater deux faits qui méritaient, je crois, d'être mis en relief :

1) D'une part, aussi bien dans une région ouverte, comme la Provence, que dans l'Ariège conservatrice, le recul de certains patois est insignifiant, pour ne pas dire nul.

2) D'autre part, l'altération de ces mêmes patois n'est guère plus considérable. Dans certaines parties des Bouches-du-Rhône, elle est notable, mais beaucoup moins profonde qu'on ne le croit ordinairement. Quant au patois du Mas-d'Azil, il n'a pas évolué depuis l'enquête de 1902 ; et il est impossible de prédire non seulement le moment où il disparaîtra, mais même le temps où il sera sensiblement altéré.

Dijon. J. BOUTIÈRE.